

SAMEDI 18 MAI 2019

CIRCUIT PEDESTRE A PORT-BLANC EN PENVENAN

Par Philippe Carmillat et André Le Person

Le samedi 18 mai après-midi, notre première balade-patrimoine de 2019, nous a permis de découvrir les alentours de Port-Blanc en Penvénan en suivant un circuit alliant le bord de côte et l'intérieur des terres.

1. Le Port-Blanc historique – Quelques repères

Les tombes-coffres : Le littoral est habité depuis les temps les plus anciens comme le prouve la mise à jour, depuis 1935, de vestiges de sépultures en forme de coffre découverts sous les dunes à l'ouest du port. Au total, au moins douze tombes ont pu être reconnues et étudiées sur un peu plus d'une centaine de mètres de rivage. Bien qu'aucune de ces tombes n'ait livré de matériel archéologique permettant de dater précisément cette nécropole, des tombes de ce type sont attestées depuis le Néolithique final (de -3 950 à -4 500) avec toutefois une fréquence maximale à l'âge du Bronze (de -3 000 à -1 000). Leurs dimensions sont variables mais s'apparentent à celles de la tombe retrouvée en 1974, soit pour les mesures internes, approximativement 1 m de long, 0,4 m de large et 0,5 m de haut. L'une d'elles a été déplacée et figure désormais près de la chapelle Saint-Gonval à Penvénan.



Figure 1 : Tombe-coffre exposée près de la chapelle Saint-Gonval à Penvénan.

Une voie romaine se détachant de l'axe Carhaix-Tréguier conduisait de Tréguier au Port-Blanc. Elle est visible à Saint-Gonval. Ce havre, sur la côte nord, devait être connu au même titre que le Yaudet.

Durant le Moyen Âge et la Renaissance, ce port jouit d'une bonne réputation, comme un abri pour se protéger lors de tempêtes ou en temps de guerre. Il apparaît sur la scène militaire sous le nom de Port-Gweltaz (Gildas) dès le Moyen Âge. L'origine de Port-Gildas vient du toponyme de l'îlot fermant la baie : l'île de Saint-Gildas. Port-Blanc ou Porz Gwenn viendrait de la blancheur des sables, mais une autre explication existe. Port-Blanc ou l'île Saint-Gildas fut à partir du VI^e siècle un point d'arrivée de l'émigration bretonne (saint Gweltaz) ainsi que le laisse supposer l'éponyme Penvénan, saint (ou plutôt sainte) Gwenan (penn/cap, pointe + Gwenan = Penwenan/Penvénan) Gwennan/Gwenn/blanc et Gwennan = le/la plus blanc(he). On retrouve donc la couleur blanche, également couleur de la Vierge Marie. Ce qui donnerait le port de sainte Gwenn ou Gwennan.

Le port de Port-Blanc est bien fréquenté par un grand nombre de vaisseaux de guerre (ou marchands plus tard), qui mouillent à basse mer dans les plus fortes marées d'équinoxe en toute sécurité, malgré l'entrée difficile, nécessitant l'aide d'un marin pilote bon connaisseur des lieux (passe, écueils, hauteur d'eau). L'absence de ces connaissances nautiques décourage les vaisseaux ennemis de s'en approcher ou de s'y rendre. De plus, la configuration des lieux permet aussi aux vaisseaux de s'y cacher, sans être repérables depuis la haute mer.

Le 2 mai 1230, l'armée anglaise débarque au port Saint-Gildas appelée par Pierre de Dreux, baillistre de Bretagne (régent) époux d'Alix de Thoars, héritière du duché de Bretagne. A sa suite et jusqu'à la guerre de successions, quatre ducs de Bretagne, seront issus de la Maison de Dreux : Jean I (1221-1286), Jean II (1286-1305), Arthur II (1305-1312) et Jean III (1312-1341). En conflit avec le roi de France Louis IX, son proche parent, refusant d'être son vassal, il s'appuie sur Henri III, roi d'Angleterre. « *Partant à la conquête du continent, la flotte anglaise cingla vers la côte bretonne. La majeure partie des navires gagna le havre de Saint-Gildas entre Lannion et Tréguier, la galère royale à Jersey* ». Les Anglais également débarqués à Saint-Malo restèrent cependant l'arme au pied et après un périple à Nantes, puis à Bordeaux, repartirent par Saint-Pol-de-Léon, Pierre de Dreux s'étant réconcilié avec Louis IX.

Au XIV^e siècle, à la fin du règne du duc Jean IV, une conspiration s'est tramée autour du roi d'Angleterre Richard II. C'est à Port-Blanc que se retrouve une partie des conjurés sous les ordres du duc de Lancaster, le futur roi Henri IV d'Angleterre. Plus tard, (vers 1595) lorsque le dramaturge William Shakespeare écrivit sa pièce « King Richard II », il évoqua ce port breton (acte 2, scène 1, vers 277) d'où arriva l'armée des conjurés, après avoir trouvé son existence mentionnée dans des chroniques : « *I have from Port Le Blanc, a bay in Brittany...* », soit : « *De Port Le Blanc, une baie en Bretagne, j'ai reçu la nouvelle que Harry, duc de Hereford (et autres marins) arrivent ici en toute hâte avec 8 vaisseaux et 3000 hommes de guerre...* ».

En 1492, lors d'un des épisodes des guerres entre la France et l'Angleterre les Anglais tentent un autre débarquement, mais cette fois la flottille est mise en fuite. Cet événement donnera naissance à une légende racontée par la gwerz « Notre-Dame-du-Port-Blanc » (*Itron-Varia a Borz-Gwenn*), qui raconte comment la Vierge Marie transforma les fougères de la lande en une armée qui fit reprendre la mer aux sept navires ennemis : « *Madame Marie du Port-Blanc a sa maison sur la colline et voit les Anglais de fort loin. Elle fait des soldats avec les fougères pour empêcher les anglais de débarquer. Quand les Anglais furent partis, le cœur des Bretons fut réjoui. Ils ont édifié une église neuve et acheté une couronne des plus belles pour Notre-Dame du Port-Blanc* ».

En 1548, Port-Blanc apparaît sur la carte marine de Guillaume Brouscon, cartographe au Conquet, un « portulan » ou manuel de pilotage à l'usage des marins bretons (carte qui va de l'Écosse au Maroc et jusqu'à la Hollande). Sur la côte nord de Bretagne, on y trouve Morles (Morlaix), Lannuon (Lannion), Port Blanc et Landreger (Tréguier).

En 1570, le Port-Blanc est cité sur une carte marine relatant la prise du navire « *La Françoise de Poulblanc en la paroisse de Penhouan* » réalisée par les corsaires protestants de La Rochelle.

Jusqu'en 1789, le hameau de Port-Blanc, situé entre la grève de Buguelès et la plage de Trestel, dépend de la paroisse de Penvénan (diocèse de Tréguier) puis à partir de 1790 de la commune de Penvénan.

De -500 av. J.-C. au XIX^e siècle, des ateliers de fabrication du sel par chauffage de la saumure, obtenue en lavant le sable plusieurs fois à l'eau de mer, sont présents à Port-Blanc à Prat an Aod. Des salines sont également signalées sur l'île Saint-Gildas. Un écrit de 1317, signé du duc de Bretagne Jean III mentionne le don de ces salines à son frère Guy de Bretagne avec d'autres possessions.

Au XX^e siècle, Port-Blanc est le lieu de villégiature de nombreuses personnalités, notamment Anatole Le Braz (1859-1926), écrivain et folkloriste, Théodore Botrel (1868-1925), auteur-compositeur-interprète de chansons, Alexis Carrel (1873-1944), prix Nobel de médecine et propriétaire de l'île Saint-Gildas, Marie-Hélène Lefaucheur (1904-1964), femme politique, résistante, promotrice des droits de la femme à l'ONU, Jules de Cuverville (1834-1912), chef d'état-major général de la Marine en 1898 et propriétaire du château de Crec'h Bleiz, le colonel Philippe Erulin, (1932-1979) commandant le 2^{ème} régiment étranger parachutiste (REP) lors de l'opération de sauvetage de 2800 otages à Kolwezi (Zaïre) en mai 1978.

2. La chapelle Notre-Dame de Port-Blanc

En nous dirigeant vers l'escalier permettant d'accéder à la chapelle Notre-Dame de Port-Blanc, nous avons pu constater que **le lavoir** nommé « *Le Doué* » ou « *douet* » visible sur une carte postale du début du XX^e siècle avait été comblé et transformé en parking.



Figure 2 : Le lavoir
ou « Doué ».



Figure 3 : L'escalier qui monte à la chapelle
(T. Botrel et sa femme).

L'escalier d'accès à la chapelle a fait l'objet d'un classement au titre de la législation sur les monuments historiques par un arrêté du 1^{er} avril 1936. Théodore Botrel (1868-1925), auteur de la célèbre chanson « La Paimpolaise », fit éditer des cartes postales où il se met en scène avec son épouse en costumes traditionnels. L'une d'elles (*Série BRETAGNE Collection E. Hamonic N°217 : Vue générale de Port Blanc L'escalier qui monte à la chapelle*) le représente dans la montée vers la chapelle avec la mer et le grand rocher en arrière-plan.

Située sur un point haut au voisinage de la mer, **la chapelle Notre-Dame de Port-Blanc** est une chapelle basse de plan rectangulaire construite en moellons de granite. Son placître est délimité par un mur de clôture chaperonné, doté d'un accès par échelier à l'est, au sud et à l'ouest. Partiellement enterrée au sud et à l'est, elle est formée d'une nef flanquée sur toute sa longueur d'un bas-côté sud de quatre travées et d'un chœur accosté de deux bas-côtés de deux travées.



Figure 4 : Ancien corps de garde qui abrite la sacristie.

fut entreprise dans le mur d'enceinte.

Le mur-pignon ouest est décoré selon le style gothique breton. Quatre contreforts, dont un sur chaque angle soutiennent l'ensemble. Un clocher à une baie couronne ce pignon, ouvert d'une porte en arc brisé mouluré surmontée d'une archivolte à retours en accolade à crochets et fleurons. Des rampants à crossettes ornées de crochets sont visibles. A proximité de l'entrée ouest, un Christ en croix et une Vierge à l'Enfant, pouvant dater du XVII^e siècle, sont en place sur le mur d'enceinte.

L'élévation sud présente trois baies surmontées chacune d'un pignon découvert à rampants à crossettes, une porte à gauche dessert la nef et une porte quasiment au centre à proximité d'un oculus, dessert le chœur. Le pignon qui couronne chacune des portes surmontées d'une archivolte à fleuron est ajouré d'une petite baie rectangulaire verticale.

A l'est, sous les rampants ornés d'un fleuron et de crochets, le chevet plat est ajouré d'une baie axiale en arc brisé à trois lancettes flanquée de deux baies géminées éclairant chaque bas-côté.

C'est en 1663 (date portée) que **le calvaire fut érigé au sud-est de la chapelle**, à proximité de l'entrée principale du placître, à l'initiative du recteur Joachim Lainé et du gouverneur de fabrique Pierre Guello, comme l'indique l'inscription portée « *MOI : IOACHIM LAINE RECTEUR A FAICT FAIRE CE 1663 PIERRE GUELLO GOUVERNEUR* ». S'il subsiste de cette époque, la base du calvaire, la croix actuelle (fût monolithe écoté, croix terminale à décor végétal ornée d'un Christ en croix en ronde-bosse surmonté du titulus INRI) fut érigée en 1877 par le sculpteur Yves Hernot à l'initiative de Marthe Guelou, veuve d'Yves Riou (inscription portée).

La chapelle, l'enceinte du placître et le calvaire ont été classés par arrêté le 28 septembre 1908.

Initialement tour de guet et corps de garde (probablement du XIII^e siècle) implantés pour surveiller l'entrée de la passe, le site ne vit sa vocation religieuse affirmée que par l'ajout d'une chapelle dans la seconde moitié du XIV^e siècle.

En 1492, suite à la mise en fuite de la flottille anglaise, une chapelle neuve fut construite en remerciement et dédiée à la Vierge Marie qui, comme le dit la légende, transforma les fougères de la lande en une armée qui repoussa les navires ennemis.

Au début du XVI^e siècle, vers 1525, un nouveau chœur est édifié et c'est au XVII^e siècle que la construction de deux portails dotés d'accès par échelier



Figure 5 : La chapelle Notre-Dame de Port Blanc côté sud.

A l'intérieur de la chapelle, sur le côté gauche du chancel, la chaire à prêcher polychrome (1634) est illustrée, sur son dossier, par un sablier au centre d'un cadran d'horloge, symbolisant le temps qui passe. On remarque le chiffre XII mentionné deux fois alors que le chiffre XI est absent. Sur le portillon, le nom des deux commanditaires est inscrit : d'une part le recteur de la paroisse et d'autre part le responsable du conseil de fabrique. Le calice est entouré d'une inscription : « *Vénérable et discret Yves Richard, recteur de céans* » et plus bas : « *Honorable Jean Derin, gouverneur de céans fit faire ceci l'an 1634* ».

A l'extrémité du bas-côté sud, on remarque le retable du XVIII^e et ses 3 statues du XVI^e siècle représentant saint Yves, porteur de son sac à procès, entre le riche et le pauvre.

Dans le chœur, à gauche du maître autel, se dresse une statue du XV^e siècle de l'archange saint Michel terrassant les forces du mal et à droite nous retrouvons saint Yves, patron des avocats, portant toujours son sac à procès, objet qui a donné en français les expressions : « *l'affaire est dans le sac* » et « *l'affaire est pendante* ».

Des statues représentant saint Tual, sainte Apolline, Dame Marie de Port Blanc (XVI^e siècle) avec l'inscription « *ITRON VARIA AR PORS GWEN* » sont, en autres, en place dans la chapelle.



Figure 6 : saint Yves entre le riche et le pauvre.

3. L'ancien sémaphore et le moulin de la comtesse.

La suite de notre parcours nous a fait passer près du lieu-dit Parc-an-Goff (cadastré E 260) où se dresse le menhir de Kerviniou, classé Monument historique le 21 décembre 1965. Ce mégalithe est difficilement accessible, sans passer par des propriétés privées.

Après la traversée de la route départementale D74 notre chemin nous mène à deux édifices juxtaposés : l'ancien sémaphore et une habitation désignée comme « moulin de la comtesse ».

Lors de notre passage devant l'ancien sémaphore, nous avons pu bénéficier de l'accueil de Madame Erulin, sa propriétaire et veuve du colonel Philippe Erulin, commandant le 2^{ème} régiment étranger de parachutistes (2^{ème} REP) de la Légion Étrangère. Le 19 mai 1978, ce dernier sauta sur Kolwezi (Zaïre, actuelle République Démocratique du Congo) pour, sur ordre du Président de la République Monsieur Giscard d'Estaing, libérer les ressortissants européens et faire cesser les massacres des populations civiles perpétrés par des rebelles au régime alors en place. Nous avons pu, sur l'invitation de Madame Erulin, visiter l'ancienne chambre sémaphorique (chambre de veille) aujourd'hui salon de l'habitation.

Le sémaphore de Port-Blanc est cité en 1875 dans « *Le Pilote Côtier Cotes Nord de la France* » d'Anastase Thomassin. Sa construction est cependant antérieure comme la quasi-totalité des sémaphores qui ont été édifiés dans l'arrondissement de Brest vers 1860.

L'ancien moulin à vent dénommé, « **Moulin de la Comtesse** » fut sans doute construit au 1^{er} quart du XVIII^e siècle. Les archives de l'état civil de la commune de Penvénan, relatent un accident, survenu sur le site en 1726, à une petite mendiante de 10 ans, « *morte assommée par les ailes du moulin* ». Le moulin et ses bâtiments annexes sont aujourd'hui transformés en habitation. La tour peinte en blanc rappelle le rôle d'amer du bâtiment longtemps visible de la mer. Une statue de la Vierge Marie reste positionnée sur le toit de la tour.



Figure 7 : Le sémaphore et le moulin de la Comtesse.

La tour peinte en blanc rappelle le rôle d'amer du bâtiment longtemps visible de la mer. Une statue de la Vierge Marie reste positionnée sur le toit de la tour.

4. Le château de Crec'h Bleiz et le manoir de Pellinec

Poursuivant vers la baie de Pellinec, nous longeons **le château de Crec'h Bleiz**, dont nous pouvons apercevoir les toits. L'édifice fut construit en novembre 1849 par Jean-Baptiste Pezron à l'emplacement d'une bâtisse ancienne dont la cave subsiste toujours. Il occupe l'espace où un moulin à vent et une métairie dépendant de la seigneurie de Guernotier en Penvenan furent édifiés au ^{xv}^e siècle. Ce nouveau château fut vendu en 1880 au comte Jules de Cavelier de Cuverville, alors capitaine de vaisseau dans la Marine, né le 18 juillet 1834 à Allineuc (canton d'UZEL-22) et mort d'un accident en traversant une rue à Paris, le 14 mars 1912.

L'amiral de Cuverville est le descendant des seigneurs de Maucomble en Seine-Maritime (76). Il participa à la guerre de Crimée et au siège de Sébastopol (1854-1855). Après de nombreux commandements à la mer, il fut chef d'état-major général de la Marine et directeur du cabinet militaire du ministre Lockroy de 1898 à 1899, puis sénateur du Finistère de 1901 à 1912. Entre 1880 et 1890, il réalisa de nombreuses transformations au château, notamment l'adjonction d'une tour haute et carrée ainsi que l'installation d'une chapelle à l'intérieur de l'ancien moulin crénelé. Son fils habita le château jusqu'en 1966.

En arrivant au niveau de la baie, nous passons devant l'entrée principale du **manoir du Pellinec**. Daté de 1695, il est de plan rectangulaire à étage, flanqué d'un grand pavillon construit vers 1750 dans le style « malouinière », le tout formant un ensemble en T. La partie ancienne est couronnée de deux lucarnes à fronton triangulaire. Utilisé autrefois comme colonie de vacances, il est aujourd'hui propriété privée et son jardin figure dans la catégorie des « Jardins remarquables ».

5. La baie de Pellinec

L'anse de Pellinec, que nous découvrons au débouché de la route recouverte à marée haute, est appelée en breton « *Pellineg* », que l'on peut traduire par « lointain-champ-de-lin ». Profonde en forme de V, finissant par un schorre (étendue naturelle plane à végétation basse, inondée par les eaux salées lors des hautes marées), elle présente dans sa partie est un habitat ancien, le manoir de Guernotier du ^{xv}^e siècle et des maisons rurales regroupées autour du hameau de Placen Amic, qui a conservé une architecture traditionnelle peu remaniée. Autrefois, en fond de baie, un moulin à mer, aujourd'hui maison d'habitation, était alimenté par une retenue d'eau.



Figure 8 : Épave en baie de Pellinec.

La croix de chemin de Pellinec, monolithe en granite à haut fût sur socle et soubassement, jalonne le point de départ du passage, découvert à marée basse, qui mène au village de Placen Amic, situé de l'autre côté de la baie.

6. L'île Saint-Gildas

Tout en restant sur le continent, nous avons pu apercevoir, en nous dirigeant vers le port, l'île Saint-Gildas. Propriété privée, d'une superficie d'un peu plus de 25 hectares, elle est abritée et délimitée dans ses parties nord et sud par des cordons de galets.

Dans son article de 2011¹ sur l'histoire de l'île Saint-Gildas et de son pardon, Thierry Hamon, universitaire, nous retrace les éléments de la vie du saint, s'appuyant sur les écrits de Vitalis, moine de l'abbaye de Saint-Gildas de Rhuys datés de 1010 et 1050. Rappelons simplement que saint Gildas fait partie des nombreux moines quittant l'île de Bretagne au ^{vi}^e siècle pour s'établir en Armorique, comme saint Tugdual, saint Gonéry ou encore saint Guirec. La réalité historique de ces personnages n'est sans doute pas à remettre en cause, mais des incertitudes restent actives sur les détails de leur vie.

Saint Gildas serait donc né vers 494 près de Glasgow, en Écosse actuelle. Il fut instruit au monastère de Saint-Ildut, au Pays de Galles, avec comme compagnons les futurs saint Samson et saint Paul-Aurélien.

¹HAMON Thierry. *Histoire de l'île Saint-Gildas et de son Pardon*, SOCIÉTÉ D'EMULATION DES CÔTES D'ARMOR, 2011, tome 139, pp.111 - 167. <halshs-00853436> disponible sur <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00853436>

On lui attribue la paternité de l'ouvrage « *De Excidio Britanniae* », malgré quelques avis contraires. Ce manuscrit traite de « *La décadence de la Bretagne face aux invasions des Saxons* ». Il aurait débarqué en Armorique, sur la côte sud, vers 530. Il fonda un important monastère dans la presqu'île de Rhuys. Aujourd'hui l'église de Saint-Gildas de Rhuys conserve son tombeau.

D'après la légende, il aurait ressuscité la princesse Triphine, décapitée par son mari, le prince Conomor, régnant sur la partie nord-ouest de la péninsule armoricaine, alors appelée Domnonée. Son fils Trémeur, lui-même décapité par son père est le saint patron de la paroisse de Camlez (22). La tradition lui attribue également le pouvoir de naviguer grâce à son manteau gonflé par le vent et son bourdon utilisé comme mat. Cet événement est illustré d'une part par une statue de bois de la chapelle de l'île Saint-Gildas signée par Joseph Savina (1901-1983) de Tréguier, sculpteur et ébéniste de réputation internationale et d'autre part sur une bannière portée en procession le jour du Pardon. Il semble historiquement avéré que saint Gildas n'a jamais séjourné sur l'île, malgré une tradition populaire bien ancrée, qui va jusqu'à montrer au XIX^e siècle le véritable « *chef de saint Gildas* », doublon avec celui présent dans le trésor de l'abbaye de Saint-Gildas de Rhuys, un autre « *chef de saint Gildas* » !

Malgré une propagation du culte de saint Gildas, le long des côtes bretonnes à partir de 1008, début de la reconstruction de l'abbaye de Saint-Gildas-de-Rhuys, on n'a trouvé aucune trace écrite de la présence primitive des moines de l'abbaye de Rhuys sur l'île Saint-Gildas. Ceci n'empêche pas le culte du saint de s'y implanter suffisamment pour que l'île de Penvénan prenne son nom dès le XIII^e siècle.

C'est au milieu du XV^e siècle **que les moines des Frères mineurs de l'Ordre de Saint-François**, (les Cordeliers), installés depuis 1430 aux Sept-Îles, veulent s'établir sur un endroit moins hostile en périodes de tempêtes et s'éloigner des dangers des traversées maritimes. Le 3 novembre 1451, le pape Nicolas V leur accorde « *la permission pleine et entière de démolir ladite église Saint-Gildas sur l'île du Port-Blanc, déjà partiellement ruinée, et d'installer à la place une Maison avec église neuve, dortoir, cloître, jardin et dépendances, pour y demeurer à jamais* ». Ils y renoncent finalement et s'établissent en 1483 à Plouguviel, à l'invitation des seigneurs de Kérousy, en bâtissant le couvent Saint-François.



Figure 9 : L'île Saint-Gildas.

C'est le **25 novembre 1787** qu'est signé l'acte de vente de « *l'île de Saint Guildas, circonstances et dépendances, sans exception* » entre son propriétaire, Charles-Marie du Réchou, Sieur de Kermerhou, écuyer résidant à Trélévern, au manoir de Kercadiou (lieu inconnu) et Magdelain François Duportal. A cette occasion, s'accomplissent les dernières formalités prescrites par la Coutume de Bretagne, qui permettent d'achever la vente par la prise de possession « *réelle, actuelle et corporelle* ». Le Sieur Duportal doit réaliser les actes matériels qui marquent son nouveau statut de propriétaire : il « *arrache des herbes, coupe des joncs et ronces, lève des mottes, boit et mange, puis entre dans le cimetière, l'oratoire et la chapelle, dont l'ouverture est faite par Nicolas Guyomar, son gouverneur* ». L'antique cérémonial de « *l'appropriation par bannie* » doit être réalisé devant témoins et sans rencontrer d'opposition quelconque.

Suite à une rencontre aux États-Unis avec Anatole Le Bras (1859-1926), qui y donne des conférences et lui vante les mérites de Port-Blanc, **Alexis Carrel (1873-1944)**, achète en 1922 une première partie de l'île, puis en 1926, la chapelle et l'oratoire Saint-Roch. Originaire de la région lyonnaise, prix Nobel de médecine et de physiologie en octobre 1912, pour ses travaux précurseurs sur la transplantation des tissus vivants, il mena une brillante carrière de chercheur à l'Institut Rockefeller de New York. Après la publication de son livre « *L'homme cet inconnu* », en 1935, ses positions sur l'avenir de l'homme et ses théories sur l'eugénisme l'exposent à de nombreuses controverses. Alexis Carrel réalise d'importants travaux sur la chapelle et reçoit en 1937, la visite de Charles Lindberg qui annonce par message lancé des airs, son arrivée imminente à l'aéroport de Morlaix. Pendant la seconde guerre mondiale, il séjourne à New-York et ne revient à Port-Blanc que le 14 avril 1941. Au début 1942, il crée à Paris une fondation française pour l'étude des problèmes humains, ancêtre de l'Institut National des Études démographiques dont il est destitué le 21 août 1944. Il meurt à Paris le 5 novembre 1944 et est enterré d'abord au cimetière du Père Lachaise à Paris, puis sur l'île Saint-Gildas où il est toujours.

Après quelques expériences monastiques dans les années 1951-1959 et 1966-1969, l'île revient au fils d'Alexis Carrel qui la vend en 1989 à M. et M^{me} Berghmans, cette dernière née Budes de Guébriant.

Le pardon aux chevaux

Dès le règne de Louis XIII, le pardon de Saint-Gildas attire de nombreux fidèles. En 1638, un modeste autel polychrome est réalisé pour l'oratoire Saint-Roch situé près de la chapelle. La dévotion à saint Roch, saint guérisseur des épidémies, pourrait être à l'origine de la distribution de pain béni aux chevaux pendant le Pardon. En effet, la légende mentionne que le saint, souffrant de la peste, ne se nourrissait que d'un pain, apporté par un chien quotidiennement. Il est également possible que la bénédiction des chevaux remonterait à une forte épidémie décimant de nombreux animaux dans le Trégor, en épargnant ceux vivant sur l'île Saint-Gildas. C'est dans les années 1830 que le Pardon de Saint-Gildas acquiert sa forme définitive annuelle. En 2019, le Pardon aux chevaux de Saint-Gildas s'est déroulé le dimanche 02 juin.

7. Le port

Notre arrivée au niveau du port permet d'évoquer ses activités aux XIX^e et XX^e siècles. Utilisé principalement pour la pêche côtière (poissons et crustacés), les amendements marins (goémon surtout), le bornage et le cabotage, c'est aussi un lieu important pour la pêche du maquereau (de juin à août), avec un atelier de salaison, d'où la demande en 1834 de création d'un bureau de douane (pour les droits à payer sur le sel). Avant la salaison, l'usage était de sécher le poisson sur les îles (sécherie sur les îles à l'entrée du port, comme à Ploumanac'h, sur l'île de Costaérès ou Coz Sec'herez / Vieille Sécherie).

On trouve 600 tonnes de froment à l'exportation au début du XIX^e siècle. Une cale embarcadère est construite en 1870. En 1885, on trouve 40 bateaux de pêche, 1000 tonnes à l'exportation et 15 000 tonnes d'amendements marins (sables, maërl et goémons). Un sémaphore est construit sur la pointe.

Durant toute la première moitié du XX^e siècle, le port exporte ses céréales et ses pommes de terre primeurs grâce à des navires de taille moyenne (sloops et dundees), inférieure à 100 tonneaux. Les exportations se font vers la Grande-Bretagne, directement de Port-Blanc ou en complément avec des navires de Tréguier. L'activité du port a périclité progressivement par son manque d'infrastructures modernes, le défaut d'un balisage efficace, l'absence d'une station de pilotage comme à Perros-Guirec et Tréguier et le réseau routier peu développé pour le desservir. Dans les années 1950 à 1970, le port a accueilli plusieurs navires de pêche langoustiers du Finistère du quartier de Morlaix ou des Côtes du Nord de Paimpol. La ressource s'est éteinte vers 1970.



Figure 10 : Embarquement de « patates » sur un caboteur.

Actuellement, le port accueille quelques navires de pêche et de nombreux bateaux de plaisance.

8. Le système défensif :

Après le port, au niveau du Rocher des voleurs (*Karrek al Laer*) nous avons observé un grand socle de pierres de 20 m sur 4 m, vestiges d'une batterie côtière, utilisée dans la défense de la côte.

Il convient de noter que la première action de la défense du littoral ou « garde-côtes » s'appuie depuis toujours sur le « *guet à la mer* », avec appel aux populations des paroisses côtières pour surveiller leur propre rivage. Ces activités étaient placées, sous la responsabilité des seigneurs et nobles locaux. Un rôle de 1562 montre que 33 gentilshommes étaient affectés à la garde de Port-Blanc. En 1666, une compagnie fut constituée qui comprenait 51 cavaliers et 13 mousquetaires. Des capitaines commandaient de une à quatre paroisses, d'autres n'avaient qu'une zone topographique (baie, estuaire, etc.), sans indication de paroisses. Parfois aussi, une paroisse avait plusieurs capitaines. Un exemple de cette situation est celle du Port-Blanc qui est gardé par MM. de Kergouanton et de Boisriou, remplacés en 1554 par MM. de Kergouanton fils et Jean de Kerguezay, Sieur de Kergomar et de Kermorvan. A leur mort, il n'y a plus qu'un capitaine au Port-

Blanc. On note aussi que trois générations des Loz de Kergouanton se succèdent à la garde du Port-Blanc : Louis, mort en 1554, et remplacé par son fils Guillaume, lequel en 1567 fait place à son fils Louis que nous retrouvons dans ce poste en 1572 et 1583.

En 1694, le sieur de Vauban, commissaire général des fortifications, s'inquiète de la défense de la côte et chaque paroisse reçoit l'ordre de fournir journallement des travailleurs pour travailler à l'édification ou aux consolidations des retranchements. Une carte de la capitainerie de Lannion datée de 1710 indique Perros et Port-Blanc comme « *quartiers où les paroisses et bataillons s'assemblent* ».

En 1734, un rapport signale que le corps de garde de Port-Blanc est très mal situé pour observer au loin et que « *ce port a absolument besoin d'une batterie de canons, étant un refuge ordinaire pour nos bâtiments marchands quand ils se trouvent poursuivis par nos ennemis dans ce parage* ». Ce corps de garde est situé au pied du rocher de « *La Sentinelle* ». Ce solide bâtiment conserve sous son toit de vieilles ardoises, des murs épais de 1,20 m et une voûte de larges pierres que l'on devine sur le pignon est.

C'est sans doute pour remédier à son mauvais emplacement que fut édifée la guérite qui couronne ce rocher de « *la Sentinelle* » ou « *la Vigie* », plus élevé. Il faut noter que l'oratoire actuel, édifié sur les bases de l'ancienne guérite, a été financé par Théodore Botrel au début du XX^e siècle.

C'est à partir **de 1743** que les côtes bretonnes vont se trouver en première ligne : le projet de débarquement en Angleterre à partir de Dunkerque (entre décembre 1743 et mars 1744) va mettre les côtes en ébullition. Or, très vite, on s'aperçoit que les défenses côtières ne sont pas en état de tenir leur rôle. C'est pourquoi, à partir de 1744, les ingénieurs sillonnent le littoral pour y remédier. Mais avant de pouvoir réaliser des travaux, il est indispensable « *de dresser un état des batteries qu'il seroit nécessaire de réparer et des nouvelles qu'il convient droit d'établir pour la défense de la côte* ». La construction d'une batterie à Port-Blanc est justifiée de la manière suivante : « *Les barques venant souvent relâcher dans ce port dont le mouillage est bon, il seroit à propos d'y établir une batterie de 2 canons de 8 et de les placer au bout des retranchements à l'ouest du corps de garde de mesme nom paroisse de Pennevenan [Penvenan] : là, ils défendroient le mouillage et la grande anse. L'estimation du montant des travaux se monte à 278 l* ».



Figure 11 : Vue générale de l'oratoire de la Sentinelle (ancienne guérite).



Figure 12 : Vue générale de l'ancienne batterie et la Sentinelle.

Un inventaire de 1756 précise que : « *Le principal port de la paroisse de Penvenan est protégé par cette batterie, située sur une éminence derrière un grand rocher qui luy empesche la vue de la mer. Il y a deux pièces de canons chacune de 12, une guérite sur le rocher au-dessous du corps de garde. Ce corps de garde est desservy par les paroisses de Penvenan, Trévou et Camlez. Pour la batterie du Port-Blanc, lesdits ustancilles sont dans la chapelle du Port-Blanc en la paroisse de Penvenan. Quant à la zone située entre Trélévern et le Port-Blanc, dans une anse nommée le Trestrel dans la paroisse du Trévou, on pouroit faire une descente, à cet endroit n'est point gardé. La batterie est armée d'une pièce de 12 et de deux de 18* »

En 1778, un rapport précise que « *la batterie armée de deux canons, dont l'un est condamné, comporte en outre un corps de garde, un magasin à poudre, voûtés et couverts en pierre plate, mais également une guérite en maçonnerie située sur un rocher dont l'accès est de la plus grande difficulté, à environ 300 toises plus dans les terres et une autre guérite construite pour remplacer la précédente...Le Port-Blanc présente un intérêt non négligeable, puisqu'il peut recevoir à marée basse une frégate. La*

batterie paraît donc très propre à protéger les frégates du Roi et vaisseaux marchands quoique Perros n'en soit éloigné que de deux lieues, il est beaucoup de circonstances où un vaisseau ne pourroit gagner cette rade. L'avant dernière guerre, un corsaire de Saint-Malo appelé le Comte de Clermont, chassé par un vaisseau de guerre s'y réfugia. Enfin ce havre est une relâche très fréquentée par le cabotage ».

Cette batterie est toujours en activité au moment de la Révolution. Durant l'an VII (1798-1799) de la République, une prise anglaise appelée « *The merchant* », un sloop, a été conduit au Port-Blanc par le citoyen Louis Guillou, capitaine de Paimpol, prise faite par le corsaire « *La Vigilante* » de Landerneau, cap Gouet.

En 1805, elle est armée de 2 canons de 36 et un de 18 sur affût de côte et 15 canonnières la servent. En 1809, la réunion de Rome à la France est un événement. Son gardien Herbette, également en charge de Trélévern, écrit à son supérieur : « *Une salve d'artillerie d'un coup de canon à mi charge a été tirée par chaque pièce, ce qui a été exécuté avec pompe et avec joie aux cris de vive l'empereur et le roi d'Italie. Voici le cri répété de tous les gardes de chaque batterie et par moi répété la mèche à la main* »

Le 3 février 1810, à 16h00, les canonnières de Port-Blanc observent la chasse donnée par une corvette à une galiote hollandaise ayant quitté le port de Perros peu de temps auparavant. Une embarcation mise à la mer poursuit le bateau jusqu'au Port-Blanc où il cherche refuge. Un coup de canon tiré sur l'ennemi l'intimide ; celui-ci cherche à se cacher derrière l'île Saint-Gildas mais il y trouve la péniche de Perros qui le contraint à prendre le large.

Cet ensemble défensif, désarmé en 1817, apparaît encore sur le cadastre de 1834 sous le nom de « *Place d'Armes* ». Cette année-là, le Conseil municipal réclama un bureau des douanes à Port-Blanc en faisant valoir que c'était « *un très bon havre pour les relâches des navires marchands comme pour ceux de l'Etat* ».

Dans la rade, l'île du Château Neuf répond au « *Coz Castel* » (château ruiné plutôt que vieux château) en Buguelès, comme symbole des efforts continus pour défendre le site au cours des siècles. On observe des vestiges des murailles au sol de l'île, difficilement datables mais témoins d'un système défensif.

9. La maison d'Anatole Le Braz (1859-1926)

Pour terminer notre parcours, nous nous sommes arrêtés devant la maison où Anatole Le Bras a séjourné. Anatole Jean François Marie Le Bras (en littérature Le Braz), fils d'un instituteur laïc passionné de traditions populaires, est né le 2 avril 1859 à Saint-Servais, hameau de la commune de Duault (22) où son père, d'origine trégoroise, est en poste. Il habita successivement avec les siens Ploumilliau, Pleudaniel et Penvénan. « *Le meilleur de mon adolescence s'est écoulé parmi eux* » disait-il des habitants de Penvénan.

Professeur de lettres, il rencontre à Quimper François-Marie Luzel, archiviste départemental, avec qui il collecte des chansons populaires bretonnes. Ce qui l'amènera plus tard à poursuivre ce travail de collecte de chants, contes et légendes populaires. Il publiera notamment « *La Légende de la Mort chez les bretons armoricains* » en 1893. Parmi les nombreux conteurs de ces légendes, il cite, bien sûr, plusieurs habitants de Penvénan, et de Port-Blanc (Catherine Carvennec, Maryvône Mainguy, Marie-Louise (ou Lise) Bellec, Marie-Cinthe et Jean-Marie Toulouzan). Il y séjourna à plusieurs reprises, dans une maison de pêcheur à partir de 1891.



Figure 13 : Maison d'Anatole Le Braz à Port-Blanc

C'est au mois d'août 1901, qu'un drame familial le frappe. Il perd son père, sa belle-mère et ses quatre sœurs dans le naufrage d'un bateau dans l'estuaire du Jaudy. Il quitte alors Port-Blanc et s'installe à la pointe de l'Arcouest. Il contribuera à créer ce que l'on appellera « *Sorbonne Plage* », du fait du nombre important d'intellectuels y séjournant au début du XX^e siècle. Il exerce comme maître de conférences, puis comme professeur à la faculté des lettres de Rennes, de 1901 à 1924. Le 20 mars 1926, il meurt d'une congestion cérébrale à Menton (06). Il est enterré au cimetière de Tréguier, près des membres de sa famille morts lors du naufrage de 1901.

Pour conclure cette balade-patrimoine, nous avons partagé le verre de l'amitié.



Figure 14 : Les participants à la Balade-patrimoine devant le calvaire de la Chapelle Notre-Dame de Port-Blanc

Sources :

- Nicole Chouteau, ancienne adhérente de l'ARSSAT (décédée). Livre et articles sur l'histoire de Buguelès et Port Blanc.
- Thierry Hamon, maître de conférence en histoire du droit à l'université de Rennes 2 : « *Histoire de l'île Saint-Gildas et de son Pardon aux chevaux (Penvénan)* », Société d'Émulation des Côtes-d'Armor, Saint-Brieuc, 2011, Tome 139, p. 111-167.
- Giot Pierre-Roland : Rapport de la direction des antiquités préhistoriques de Bretagne 1974. Tombes coffres : d. Rennes. In : Gallia préhistoire, tome 8, 1965. pp. 33-50.
https://www.persee.fr/doc/galip_0016-4127_1965_num_8_1_1248
- Anatole Le Braz : « *La Légende de la mort chez les Bretons armoricains* » – Laffitte Reprints Edition 1974, réimpression de l'édition Honoré Champion Paris 1928
- Olivier Levasseur, Thèse de doctorat « *Les usages de la mer dans le Trégor du XVIII^e siècle* », Université de Rennes 2, juin 2000.

Crédits Photos :

Figure 1 : Philippe Carmillat
 Figure 2, 3 : ARSSAT, Fond archives JP Pinot
 Figure 5, 11, 14 : Michel Urien
 Figure 4, 6, 8, 9, 13 : Liliane Le Gac
 Figure 10 : AD22
 Figure 7, 12 : Cartes Postales Collection privée André Le Person